

...et si nous retournions en Oranie !

« ABOUKIR MON VILLAGE »

Ce titre entre guillemets, je l'emprunte à une native de ce village, Gilberte MARTINEZ-PORTET qui, déjà en 1968, l'avait évoqué de maîtresse façon dans notre cher « Echo ». Une belle page de souvenirs épars, résumés certes, mais combien attrayants et émouvants, et aussi empreints d'une mélancolie indéfinissable pour tout esprit peu éclairé, ce sentiment que nous ressentons tous, lorsque nous nous retrouvons face à face avec notre passé, autrement dit quasi chaque jour, aux instants où « les yeux du cœur voient plus loin que ceux de la raison ».

Pourquoi donc cette fois une nouvelle évocation d'Aboukir ? Pourquoi cet envol subit d'un point éloigné de l'Orient oranais où je vagabondais, pour revoir cet attachant secteur du Mostaganémois ? Tout simplement parce que, en avril dernier, dans une première lettre émanant précisément de la personne précitée, j'ai été saisi par l'amabilité de son style, la nostalgie qui en jaillissait et, aussi et surtout, par un rappel de souvenirs communs datant déjà de plus de trois décennies. Mon Dieu, « ... comme le temps passe ! » et faites-moi la grâce de pouvoir encore, dans quelques années, prononcer cette même exclamation, qui est le titre d'un ouvrage du célèbre auteur des non moins célèbres et émouvants « Poèmes de Fresnes » (Robert Brasillach), car je désirerais tant terminer cette randonnée à travers notre cher pays perdu. Deo gratias !

Ma chère compatriote, « l'âme, l'esprit et le cœur de tous ceux qui sont restés de vrais Pieds-Noirs », comme vous l'exprimez — les déchets sont peu nombreux, croyez-moi — sont pour moi une invitation, un encouragement précieux à poursuivre ce « Rêve Eveillé », entrepris depuis les premières heures de l'exil, — ma raison de vivre désormais, et presque un sacerdoce... car combien je serais malheureux si, pour vous conduire, vous et tous les nôtres, « chez nous », je n'avais ce bâton de pèlerin qui, de surcroît, avec une certaine volupté, me permet de temps à autre de l'asséner sur le crâne des responsables de nos malheurs, ces « honorables parlementaires » qui sont l'ornement caractéristique de la foire que vous connaissez.

Aboukir. Dans l'histoire de l'Hexagone, un nom de victoire et un autre de désastre, celui-ci effaçant celui-là. Dans la nôtre, celle de l'Algérie française, un long et rude combat des pionniers de 1848, dont la quasi-totalité a participé à l'avènement de la Seconde République, mais que le Gouvernement Provisoire ne peut employer à quelque tâche que ce soit, la misère étant si grande dans le monde ouvrier et particulièrement dans la Capitale. Alors, on les exile en Algérie. Un long et rude combat mené par une classe sociale n'ayant quasiment eu, dans sa majorité, nul contact avec la terre. Un combat de tous les jours contre la nature ingrate, contre la malaria, contre l'administration parisienne déjà, ne le taisons pas. Un combat, mais aussi une réussite totale pour ceux à qui les Martel, les Boutillol, les Girard, les Tricot, les Fargin, les Dugay, les Blesson, les Bourniol, les Chamusy, les Carle, les Lamote, les Israël, les Laborie, les Galbrun, les Julien, les Kirch, les Galais, les Bazin, les Dumont et tant d'autres auront ouvert le chemin. Une réussite qui a nécessité de l'ardeur, du cran, du courage, une volonté de fer, car il fallait prolonger l'effort en faveur de ceux à qui devait être passé le flambeau. Une réussite dans tous les domaines, le social en particulier à l'endroit de l'autochtone, quoi qu'en disent encore, à l'heure présente, les salauds publics que nous connaissons. Une œuvre grandiose, hélas ! jetée aux orties, en dépit des promesses claironnées à quelques kilomètres de là, ce jour faste du 6 juin 1958 (15 ans déjà !), rappelez-vous : « Vive l'Algérie française ! ».

Merci, ma chère compatriote, repliée à Montpellier, de m'avoir permis de poursuivre avec plus d'ardeur cette chronique, qu'avec « plaisir et nostalgie » vous lisez dans notre « Echo ». Eh bien, en route donc, et poursuivons, amis connus et inconnus, ce voyage de rêve à travers cette Oranie qui nous a tant marqués. Oui, « tour à tour, toutes ses régions, ses sites, ses villes, ses villages défilent sur l'écran de notre mémoire, et les souvenirs jaillissent du reliquaire... » C'était là mon but, et vous le devez à notre Directeur, l'ami d'enfance Marcel Bellier, rencontré à Paris, puis retrouvé à Nice, qui me dit alors :

« Tu dois avoir des souvenirs, essaye de les évoquer, afin de permettre aux natijs ou non de nos cités, de nos villages, du bled, aux exilés et déracinés dont nous sommes pour le plus grand nombre, de se retrouver et de revivre les jours heureux du temps où notre pays était une province française. »

Egrenons donc, à présent, le chapelet de nos chers souvenirs. A deux reprises pour le moins, peut-être trois, j'ai fait halte dans ce village, et j'ai parfaitement souvenir. — c'était en 1936 et 1938 — d'en avoir décrit dans « Oran-Matin » le cadre de quiétude, l'accueil chaleureux de ses habitants, ses vins pétillants, et surtout un profond amour de la Patrie française, ce sentiment que j'ai cherché en vain ici durant les heures dramatiques de 1940, ce sentiment qu'on ne discerne plus ou presque dans cet égoïste Hexagone, depuis qu'un jour, à Evian... Joseph fut vendu par ses frères...

Comme la nature est belle, le ciel d'azur transparent, sous le soleil de Messidor, tout au long de la route qui relie Mostaganem au lieu de notre pèlerinage ! Ça et là, des vignobles aux grappes pesantes et colorées, des bougainvillées aux teintes de feu, des bigaradiers et des glycines ornant les demeures des villages traversés, d'un côté la ferme de mon vieil ami l'agha Bourahla, de l'autre la propriété et la cave de la veuve Godillot, et tant d'autres, vivantes parce que très animées en cette saison ; d'attachantes images qui feront rêver, et pleurer, plus d'un de nos compatriotes de cette région, bénie des Dieux, qui a su récompenser le labeur ; et puis des fleurs, modestes mais à profusion, de toutes teintes, groupées mieux qu'un bouquet ou une gerbe, offrant l'illusion d'un immense et chatoyant tapis. Plein les yeux, même si les larmes les gonflent ; plein le cœur, même s'il saigne... Rêvons, rêvons le plus longtemps possible... Quant à moi, si d'aucuns ne peuvent me suivre dans mes pensées, qu'ils me laissent une fois de plus maudire les satrapes qui m'ont privé de ces chers horizons, les responsables, tous les responsables de tant et tant de nos maux... Mais voici un carrefour et là, sur notre gauche, un panneau à fond bleu portant en lettres blanches le nom d'un village de France, autant français sinon plus, et je n'exagère pas, que certains rencontrés aux lendemains de l'exode ou au cours de notre exil et, en revenant en arrière, ces autres où le cantonnement, même d'une nuit, nous était clairement refusé, parce que nous allions attirer les... Prussiens (1939-40) : Aboukir, ce havre accueillant, la halte de ce mois et sans doute d'un prochain, car ce numéro ne me permettra pas de m'étendre davantage, pour essayer de parfaire cette étape de notre long périple. Parviendrons-nous, disais-je récemment, amis lecteurs qui me suivez chaque mois, à accomplir intégralement notre périple à travers notre chère Oranie ?

Nous voici sur la place publique, ombragée à souhait par les soins de la première charrette de ces exilés de l'époque, à qui ON aura promis beaucoup... De la même manière qu'à ceux de la dernière charrette, leurs descendants, vous tous. Plan ! Rataplan-plan-plan ! La France éternelle... Fille aînée de l'Eglise... La France de la Générosité, de la Miséricorde, des Droits de l'Homme. Et puis quoi encore ???

Je m'égare, c'est vrai, parce que, au pays de Pascal, de Descartes et de Voltaire, il n'est plus question, depuis notre déracinement, que d'allocutions, d'allocations, ces nouvelles mamelles d'une République du changement dans la continuité, où l'égoïsme et l'imbécillité l'emportent rigoureusement sur la raison, l'injustice, et le je-m'en-foutisme sur le Droit et le Devoir.

Mais revenons, cela vaudra mieux, sur la place... Bonaparte. Eh oui, c'était son nom de baptême, à l'époque héroïque de la conquête, alors qu'Aboukir ne comptait, du moins à ma connaissance, nul natif de l'Ile-de-Beauté. C'était alors l'heure d'une nouvelle lignée de colons, la relève, et ceux-ci ont noms Joyet, Peter, Legrand, Veyron, Albourg, Journet, Dubuche, de Montigny, Périer, Senut, Tortet, Portet, Salgues, Moret, Bichet, Pujol, Lagarde, Delacour, Bardoux, Pelisson, Julien... Une relève qui va aussi souffrir pour parfaire l'œuvre des premiers, consolider les assises de la bourgade, bâtir, assainir, agrémenter le cadre... De la place, tournons nos regards vers la « **maison commune** » des « **quarante-huitard** »... A cette image du siècle dernier a fait place un haut et vaste bâtiment à l'allure d'hôtel de ville de moyenne cité, comportant entrée et fenêtres du style « **Jonnart** », — comme la gare d'Oran, et Aboukir étant une victoire de l'Empereur au cours de la campagne d'Egypte, ses habitants, qui en ont le culte, vont donner aux premières rues ouvertes des noms qui évoqueront la mémoire de certains de ses plus prestigieux lieutenants : **Lannes, Murat, Kléber, Leturcq, Larrey**, le grand chirurgien de la Grande Armée, **Destaing**. (Ne pas confondre, aucun lien de parenté avec ce cher ministre des Finances, qui a oublié qu'il fut « Algérie française », mais se distingua en assistant, en 1963, à l'ambassade d'Algérie à Paris, à la manifestation commémorant le premier anniversaire du jour le plus atroce de notre France.)

* *

Que les descendants des familles citées dans ces pages ne m'en veillent pas si, au tableau d'honneur d'Aboukir, j'inscris la famille **Jacquot**. J'ai connu l'ancêtre, décédé

quasi centenaire, qui fut maire durant un demi-siècle et cité en exemple pour son humanisme à l'endroit de l'autochtone, à l'effet de le sortir de son apathie, de son fatalisme traditionnel, de son **farniente** que l'on dit revenu à fond de train après notre départ. L'un de ses fils administra aussi la cité, et son petit-fils, René, fut le dernier maire français de ce beau village doté, à rendre jaloux les habitants de milliers (pour ne pas dire plus) de communes rurales de l'Hexagone, d'une recette postale, d'une église, d'écoles en dur et non en carton-pâte, de terrains de sport (football, boulo-drome, court de tennis), d'une piscine, de superbes jardins, d'un centre médico-social, d'une salle des fêtes animée par un secrétaire de mairie dont il sera question dans une autre évocation, d'un environnement, en deux mots, attrayant et reposant. L'audace a payé à Aboukir, comme un peu partout à travers notre Algérie, parce que l'homme s'y est révélé un bâtisseur, un bâtisseur sur tous les plans, ne reculant devant aucun obstacle. Lorsqu'on a parcouru cet Hexagone millénaire, comme je l'ai fait durant un demi-siècle, et singulièrement depuis 1962, de l'Atlantique ou de la Manche aux marches de l'Est, des Pyrénées à la plaine de Flandre, de la Franche-Comté en Provence, il y a de quoi être effaré de constater, à l'heure présente notamment, les conditions dans lesquelles l'on vit (façon de parler) dans nombre et nombre de villages ou petites cités. Hé quoi ! n'a-t-on pas largué ce fardeau qu'était l'Algérie ! Mais au bénéfice de qui ? Que de milliards ont pris leur vol vers l'Algérie... algérienne, sans que nul de ceux qui nous accusent encore ait jamais protesté contre cette générosité, hormis un « quarteron » de députés !...

Mais concluons provisoirement, car nous reviendrons à Aboukir, et cette fois c'est mon aimable correspondant, Gilberte Martínez, qui vous en dira « Encore un peu d'Aboukir », à propos de la légende de Masra, lieu où fut édifié son cher village, du premier maître d'école, et du chant qu'entonnerent en quittant Paris sur des bateaux plats les conduisant jusqu'à Lyon, première étape, puis à Marseille, la seconde, les pionniers de 1848.

François RIOLAND.